

avait séparé de moi ; et je suis accourue à Paris, pour vous y retrouver, pour vivre et s'il le fallait pour lutter avec vous ! Hélas ! quelle déception a été la mienne. Pourquoi m'aviez-vous jetée dans ce tourbillon de pensées impossibles ! Pourquoi m'aviez-vous appris ce que c'est que le luxe, l'élégance, le dédain de la vie paisible !

— Ecoutez, Margared, répondit le comte, j'ai beaucoup fait, je l'avoue, pour désorganiser la vie tranquille que Dieu semblait vous avoir départie : mais n'y avez-vous point un peu aidé vous-même ? Ne m'avez-vous pas dit cent fois que vous vous sentiez faite pour être autre chose que la femme d'un pêcheur ; que les leçons imparfaites de l'école de votre village, complétées ensuite par vous, avec la puissance de volonté qui vous caractérise, avaient ouvert les cases de votre cerveau à l'ambition, et que le choc des idées affluant dans votre tête vous donnait parfois le vertige ?

— C'est vrai ! répondit la femme masquée avec une conviction douloureuse.

— Eh bien ! n'accusez donc que vous-même. Je n'ai été que le jardinier qui cultive, émonde, soigne la plante dont le germe était en terre avant sa venue. Vous avez voulu connaître Paris, qu'y avez-vous fait depuis quatre mois ?

— Je vous ai cherché don Juan ; et quand j'ai su quelle était votre vie, quand j'ai su que notre union était impossible puisque vous n'étiez pas libre, je n'ai pas eu le courage de repartir. J'ai voulu goûter de cette vie de luxe que vous m'aviez décrite et j'ai engagé mon modeste capital, la dot de ma pauvre petite fille pour vivre pendant six mois de l'existence d'une femme de votre monde.

— Margared, vous ne vouliez que voir Paris et retourner ensuite à Pleneuf.

— Oh ! ne me parlez pas de cela ! quand j'y pense, je voudrais mourir... moi, retourner à Pleneuf, à présent ! mais regardez-moi, ai-je encore quelque chose de la paysanne que vous avez vue, il y a huit mois, pour la première fois... Puis-je retourner là-bas avec cette robe de soie, moi à qui vous avez donné l'horreur des simples atours avec lesquels les bons pêcheurs des côtes de Bretagne me trouvaient pourtant si belle. Je l'ai voulu, pourtant, je vous l'ai dit le jour où le hasard vous a conduit dans la cour des Messageries. Je revenais de Pleneuf. J'avais couru jusqu'au village. Au moment où j'allais m'élançer vers la petite maison que je voyais au loin, sur la plage, les femmes des pêcheurs revenaient de la mer chargées de poissons, sales, souillées de boue et pliant sous le fardeau... J'ai eu horreur de cette sainte vie de travail, et je me suis enfuie, je suis revenue en hâte vers ce Paris qui m'attire... Ah ! tenez, don Juan je sens que mon âme se perd, vous en serez responsable un jour devant Dieu, prenez garde !

— Eh ! Margared ! s'écria le comte en riant, soyez donc raisonnable !

— Don Juan, pourquoi m'avez-vous trompée ? J'aurais pu vivre si heureuse avec ma petite fille, si je ne vous avais pas connu !...

— N'avez-vous donc pas l'intention de mettre cet enfant en nourrice ? demanda M. da Ferreira d'un air glacial.

— J'y ai pensé, mais je ne puis m'y résoudre. Elle est si gentille, si belle déjà ma petite Fleur-de-Marie. Elle est adorable, blonde, l'œil bleu, ce sera ma consolation.

— J'irai vous voir demain, Margared, dit le comte dont le front devint soucieux.

— Oui, venez, vous la verrez, elle est rose et fraîche comme un printemps.

— Ah !... fit M. da Ferreira, dont les joues pâlirent affreusement et qui ne put retenir un regard d'envie.

— Peut-être, ajouta Margared avec une moue de regret, serai-je forcée de la mettre en nourrice, car, après tout, à Paris, un enfant... cela gêne beaucoup... Ah ! je ne sais pas si j'en aurai le courage.

— Vous l'avez appelée Fleur-de-Marie, c'est un nom fort heureux.

— N'est-ce pas ?

— Si j'ai une fille je la nommerai de même, dit le comte.

Vous ferez bien, cela lui portera bonheur.

Le comte réfléchit quelques secondes.

— Dites-moi, Margared, reprit-il, vous êtes venue ici pour jouer ; je gage que vous avez perdu.

— Tout ce que j'avais apporté.

— Cela vous amuse de jouer ?

— Beaucoup. Jusqu'à présent, chez Florine, je jouais de faibles sommes avec une espèce d'indifférence. Tout à l'heure, j'ai joué avec la rapidité de l'éclair dix louis, cent louis d'un coup et j'ai ressenti des émotions indéfinissables.

• — Cent louis !

— Ce fut ma dernière mise, emportée par le râteau du banquier, mais pendant cette demi-heure j'ai vécu des jours entiers, — et pourtant.

— Pourtant ?... demanda le comte qui, on le voit, semblait étudier cet étrange caractère dont il cherchait en vain le dernier mot, la véritable pensée, et qu'il n'avait encore pu connaître entièrement.

— Pourtant reprit-il ?...

— Rien, répondit-elle d'un ton sec.

— Margared, vous êtes extraordinairement belle ; vous avez en vous la fortune et la puissance, savez-vous cela ?

— Florine me l'a dit cent fois.

— Et aucun homme avec elle ?

— Il n'y a qu'un homme pour moi, don Juan, vous le savez bien.

— Vous êtes adorable, Margared, et il est vraiment fâcheux, que je sois forcé de vous quitter ; mais une proposition... voici ma bourse, jouez ce qu'elle contient et nous compterons demain.

— Comte, il faudrait mieux ne pas jouer, je le crois, et rentrer chez moi.

— Au contraire. Peut-être, d'ailleurs, reviendrai-je vous prendre ici. Mais ne m'attendez pas.

— Eh bien ! je resterai, répondit Margared.

Le comte s'éloigna et disparut.

Mais cette conversation avait eu un témoin : le vieillard avec lequel se trouvait précédemment da Ferreira avait tout entendu, dissimulé derrière la haute tapisserie de la porte d'entrée du salon.

Dès que la Bretonne fut seule, et au moment où après avoir lutté contre le désir de garder cet argent pour l'employer aux dépenses urgentes qui l'avaient forcé de venir jouer ses derniers dix louis, au moment où elle se levait, poussée par le démon du jeu, du côté du tapis vert, le grand vieillard se présenta devant elle.

— Pardon, madame, lui dit-il d'une voix grave, quelques minutes d'attention, si vous voulez bien me les accorder.

— Parlez, monsieur, répondit Margared en contemplant avec étonnement cet homme dont la figure, pâle et blanche comme de la cire, ne semblait trahir la vie que par l'éclat extraordinaire de deux yeux noirs et profonds.

— Vous êtes belle, madame, très-belle. Vous avez de l'ambition, tout ce qu'il faut pour y prétendre, rien pour la satisfaire. Voulez-vous des valets, des voitures, un hôtel, de l'or, une fortune princière ?

— Vous êtes étrangement bref, monsieur.

— Des faits et peu de paroles. Voulez-vous tout cela ?

— Vous me donnerez bien le temps de réfléchir, je suppose ?

— Trois jours.

— En vérité, c'est bien bref.

— Je suis désolé d'insister, madame ; mais c'est à refuser ou à accepter...

— Et... si j'acceptais, quelles seraient vos conditions ?

— Rien... pour moi.

— En vérité ! fit Margared étonnée. Le cas lui semblait extraordinaire.

Son interlocuteur n'eut pas l'air de comprendre le sens réel de cette exclamation de surprise féminine.

— J'ai dit, rien... pour moi, madame ;

Eh bien ! dans trois jours alors... répondit Margared après un long silence.